

LE SOIR

DAHO, L'ABIME PASSION

Mercredi 18 mars 1992

COLJON THIERRY

Etienne est libre. Heureux et passionné. Un homme amoureux à la maturité enragée ; Daho avait des comptes à régler. Il était temps de lui poser les questions dérangeantes qui lui donnent enfin l'occasion de mettre les points sur les i. De se situer vis-à-vis des apparences, des attitudes et des jalousies. Après un parcours remarquable en ces années 80, y compris les erreurs qui font le charme de tout artiste qui s'en rend compte, Daho est toujours là, intact, debout. Cohérent et honnête sont les mots qui lui viennent le plus souvent à la bouche (après Tu vois et Quoi). Etienne est cohérent et honnête et quand il se paie le luxe de réaliser et produire un très réussi «Paris ailleurs», de quoi se plaint-on?

Parole à la défense...

THIERRY COLJON

N'en as-tu pas marre, dans toutes les interviews que tu donnes, de ne parler que de toi?

Faut croire que ceux qui me posent des questions ne sont intéressés que par moi. Je ne sais pas, je ne me rends pas compte. Il y a eu une vague tout de même où tout à coup on me demandait toujours des avis, surtout négatifs si possible, sur certains de mes confrères. Ce qui m'amuse beaucoup car je ne suis pas quelqu'un de jaloux. Toutes les carrières sont différentes, moi j'ai ma place, tout va bien.

Sinon, par rapport à ce que tu disais, je ne sais pas pourquoi, peut-être parce que cet album est le reflet de variations internes et que ça se ressent. Puis tu grandis et tu vieillis sous les yeux des gens, donc s'ils aiment bien vivre avec toi, ils bougent avec toi, parfois ils restent avec toi, parfois ils te lâchent. Comme les chansons sont vraiment personnelles, je pense que c'est un succès lié à un report affectif sur moi. J'essaie de trouver des raisons mais c'est la première fois que je pense à ça...

Ce disque, tu t'en sers un peu comme d'un divan, non?

Non, je ne me suis pas autoanalysé, je déteste ça. C'est un album de passion, donc c'est un antidivan. C'est vraiment l'expression de quelque chose de très spontané qui est l'amour, la passion, se lâcher dans des choses fortes et dangereuses, forcément, parce qu'on perd le contrôle. Ce sont des abîmes...

Ça en devient presque parodique puisque le premier mot de la première chanson de l'album, c'est: Daho.

Oui, «Daho! m'avez-vous déjà vu quelque part?», ça m'arrive souvent dans la rue qu'on m'appelle comme ça: Daho. C'est vrai que cette chanson, c'est un petit prologue, ça permettait de reprendre contact avec les gens par le parlé. C'est une façon assez ironique, autoparodique, oui, et en même temps honnête.

C'est une façon de faire un point en plus sur les années précédentes qui ont été un peu perçues comme des années sautillantes, d'une étonnante fraîcheur... C'est bien aussi, dans une chanson tu peux mettre de la légèreté et aussi beaucoup de cynisme et d'humour. Mais ça, les gens ne le perçoivent pas toujours.

Quand «Pop Satori» a commencé à marcher, c'était génial parce qu'au début, on se l'était ramassé sur la g..., ça n'a pas pris tout de suite. Grâce à ce succès, j'ai gagné la liberté, la possibilité de vivre

bien d'une passion, de gagner de l'argent, de vivre ailleurs que dans des taudis, de faire des albums comme je voulais et de voyager. Parce que c'est vraiment mon grand truc depuis que je suis tout petit. Ça m'a apporté plein de choses, de rencontres, beaucoup plus que de l'autosatisfaction.

Jusqu'ici tu as toujours eu cette image de chanteur pop genre dandy sautillant et insouciant, incapable de s'attaquer aux problèmes profonds autres que romantiques...

C'est un problème de base. Tant que tu n'as pas résolu tes problèmes relationnels, émotionnels, tu ne résous rien, tu ne peux pas avancer dans la vie. Tu ne peux avancer qu'avec cette force qui est la connaissance de toi-même, le fait d'aimer quelqu'un et d'être aimé en retour. Moi j'avais un gros problème à régler à ce niveau-là, comme tout le monde. Je me suis polarisé là-dessus parce que ça me paraissait plus important. Mais c'est vrai que c'est très égocentrique et malgré tout, les gens peuvent aussi s'y reconnaître. À côté de la guerre du Golfe, c'est léger, d'accord, mais je trouve que c'est la grande aventure humaine, l'autre. Évidemment, j'ai d'autres préoccupations, mais ce serait stratégique pour moi d'écrire sur autre chose pour montrer que j'ai un grand cœur. Je préfère être honnête avec un processus qui est spontané aussi.

C'est vrai qu'on t' imagine mal à une émission comme «7 sur 7» par exemple...

Je déteste ça. On mélange tout, je trouve. À partir du moment où on a fait trois chansons, il faut qu'on ait un avis sur tout. Moi je n'ai pas un avis sur tout et les gens qui ont un avis sur tout me font ch..., tu vois. Tu es sollicité 24 heures sur 24 pour donner ton avis sur tout alors que tout le monde s'en fout. Moi si j'ai fait des actions, c'est underground. Je ne suis pas allé à la télé encaisser mon chèque. Je n'ai pas besoin d'une auréole de saint Etienne, j'en ai rien à foutre.

C'est vachement dangereux, je déteste les donneurs de leçons, ceux qui pensent détenir une vérité, quelle arrogance! Alors qu'il y a mille vérités, chacun a la sienne. Mes albums ont une philosophie de comportement. Ça ne va pas plus loin. Je ne suis pas intello, je ne suis pas quelqu'un de très intelligent, j'aime les chansons qui touchent au premier degré. Pour moi, l'idéal, c'est «Stand By Me», tu vois. Ou les chansons de Marvin Gaye. Ou «You Can't Hurry Love», c'est la vie de tous les jours. Je ne veux pas dire que j'ai raison mais moi, j'ai ressenti l'envie de faire ce disque comme ça parce que j'ai eu la chance de vivre quelque chose qui n'arrive qu'une fois dans la vie, je pense. Qui fait que tu n'es plus le même après, le genre de choses qui te font basculer, qui te font très peur, mais je suis très content...

Pour le précédent, «Pour nos vies martiennes», tu t'étais déjà exilé à Londres. Pourtant aujourd'hui, tu lui trouves des défauts...

Ceux que j'ai réussis, ce sont les albums monogames, je crois. Et puis les albums que je fais avec des amis surtout, des partenaires qui sont Jacno, Turboust, Darcel et maintenant Edith Fambuena. Ce ne sont pas des grands noms, ni des producteurs très chers ou très à la mode qui font très joli sur la pochette. C'est un partage et l'envie de jouer ensemble, d'aller dans une direction commune. Avec le producteur précédent (Ndlr: Ben Rogan, le premier producteur de Sade et de Working Week), bien qu'il ait essayé de faire son job comme il pouvait, il n'y avait pas cette cohérence entre les chansons. «Pop satori», il y avait cette idée forte, de marier la «dance» balbutiante underground et la pop à la Daho. C'était vachement ambitieux, tu vois, et pas évident non plus si on y regarde à deux fois... C'était un disque de groupe, de laboratoire de la pop. Mais sans avoir l'impression d'accoucher d'un truc qui va révolutionner la musique, c'est toujours assez agaçant cette espèce de manque d'humilité. Ce n'est que de la musique, qui réveille les sens, qui fait plaisir. Point.

Avec «Paris ailleurs», une pochette plus noire, des traits plus durcis, as-tu voulu justement t'éloigner de cette image de «pop à la Daho»?

Je n'ai pas voulu durcir du tout, non. Je ne me suis pas réveillé un matin en me disant: voilà, j'ai vachement changé, je vais me durcir, devenir je ne sais pas quoi, faire un album de rock and roll. J'ai toujours essayé de m'écarter du rock, qui pour moi était un piège. Je viens de là, je sais très bien ce que c'est, je connais. Je n'ai pas envie de me coller un comportement ou un langage, même s'il y

a des choses dans le rock qui me sont plus familières et que je compte plus d'amis dans cette zone-là qu'ailleurs. C'est une façon d'être libre. Tu vois, j'avais tous les ingrédients: Jacno, Marquis de Sade, Rennes, tout ce que j'aimais...

J'ai déjoué deux pièges: celui du rock and roll et celui de l'idiot pour adolescents et adolescentes qui se touchent devant ta photo... Il y a un tas d'autres qui peuvent faire le job, voilà.

«Pour nos vies martiennes», c'était ça, c'était la fin de la gestion de cette bombe, ce succès, quelque chose qui m'était arrivé et que je n'avais pas compris. Ce qui était énorme parce que j'étais chef de file de la pop, donc j'avais une espèce de responsabilité à la mords-moi-l'noeud que je ne voulais pas. La pop, c'était Jacno, Lio et moi, c'est tout. Donc il n'y avait pas de chef de file. Pour moi, c'est Jacno qui a tout inventé. Il y avait aussi Caroline Loeb, Ellie Medeiros... La plupart ont d'ailleurs été massacrés par la suite. À quoi est-ce dû: talent, chance, mauvaise gestion de carrière, manque de lucidité, manque de recul par rapport à ça? On a été porté par la presse puis détruit, ce qui est un processus normal.

En dix ans, j'ai commencé à comprendre comment ça fonctionnait, tu vois, alors on va pas chialer.

Mais j'ai toujours été en accord avec moi-même. Chaque album est cohérent et le reflet de ce que j'étais à ce moment-là. Il faut nous laisser le temps de vieillir. On nous demande d'être Bashung, qui a dix ans de plus que nous, ou Gainsbourg... À mon âge, il écrivait «Viva via» ou «Il était une fois, il était une noix», tu vois. Il a écrit «Tête de chou» ou «Melody Nelson» beaucoup plus tard. Mais qu'on nous laisse grandir, b..., qu'on nous laisse le temps de mûrir. Moi j'ai été un jeune homme et j'étais content. Pourquoi devrais-je renier le passé? Non, ça fait partie de mon parcours, j'ai adoré puis c'est fini. J'ai toujours eu pour ambition d'essayer de faire des choses un peu différentes et je ne regrette pas car j'ai toujours été honnête par rapport à moi, ça baigne, quoi.

Tu as multiplié les productions ces derniers temps. Après Dani, Bill Pritchard et Daniel Darc, ce fut les Max Valentins, Lio et Sylvie Vartan. Sont-ce vraiment de bons choix mis à part l'amitié qui peut te lier à ces gens-là?

Ce n'est jamais alimentaire, ce sont des coups de foudre amicaux. La production, c'est mon moyen d'expression, c'est mon échange. C'est un cadeau et parfois il peut être empoisonné. Donc j'ai pris un tas de pseudonymes, je me cachais.

Et puis c'est comme les gosses, plus on te donne de raisons de ne pas le faire, plus t'as envie de le faire. Ça devient un challenge et c'est encore plus excitant. C'est vrai qu'à ce jour je n'ai pas fait de productions qui aient marché commercialement mais ce sont des disques dont on m'a reparlé après. L'expérience se nourrit des erreurs, il n'y a pas de parcours sans faute, ce serait d'un ennui mortel. Mes productions les plus réussies à ce jour sont, je trouve,

Dani, le Pritchard et «Paris ailleurs». Ce sont les plus cohérentes.

C'est vrai que je réagis un peu en fan. Quand on aime la musique, on est un fan bien sûr. C'est différent d'être groupie. Il y a toujours une déformation insupportable qui moi m'horripile, quoi. Parce que j'aime Dutronc, Jeanne Moreau et Françoise Hardy, on dit que je suis un fan des sixties. Mais je déteste les sixties, je déteste Claude François, je n'aime pas Sheila, je n'aime pas tout ça.

Pour le projet du disque anti-sida dont tu t'es occupé, as-tu également fait appel uniquement à la petite famille?

Là j'ai fait abstraction des affinités. Je respecte beaucoup plus les gens dont je n'aime pas la musique et qui portent leur truc de façon très honnête, ils aiment ce qu'ils font. Ça me touche, quoi, beaucoup plus qu'un tas de gens qui se prennent la tête et se composent un personnage poussé par les médias. Je trouve ça d'un ennui, quelle perte de temps! Ça marche mais je trouve ça grotesque, quoi.

Alors pour le sida, en France on détient le sinistre record du nombre d'hétéros atteints de la maladie, donc je m'étais dit que c'était urgentissime. J'étais allé voir Barbara qui s'occupe de plein de choses comme ça, je préfère son action en solitaire et complètement discrète. C'est une femme fantastique.

Puis ensuite j'ai eu un projet qui ressemble à celui qui verra le jour, mais je n'ai pas eu de réponse des gens, ils avaient peur ou avaient été déçus par toutes les opérations humanitaires auxquelles ils avaient déjà participé et moi pas.

Donc, face à l'abstention surdimensionnée, je me suis dit: Je vais faire un album tout seul d'après un texte de Jean Genet, «Le Condamné à mort», puis on m'a dit: Attention, Genet était un homo-sexuel et le titre est assez négatif. Moi je n'avais pas du tout pensé à ça. Mais je vais le faire cet album, pour moi, entre deux disques, hors promo.

Mais pour le sida, il fallait quand même quelque chose de plus utile et j'ai profité de la promo que je faisais sur «Paris ailleurs» pour en parler et là, le téléphone a commencé à sonner, j'ai trouvé une maison de disques et la palette d'artistes est finalement très large, de Patrick Bruel aux Garçons Bouchers. Sans souci d'image. Je trouve bien qu'on utilise notre popularité pour une chose aussi basique. Chacun a choisi la chanson qu'il voulait, avec comme souhait que les droits d'auteurs soient reversés. Bon, il y en a qui veulent et d'autres qui ne veulent pas, mais il ne faut pas forcer les gens. Je n'émet aucun jugement de valeur. Ça va faire un très beau disque. Il sortira en mai, je pense...

Etienne Daho: «Paris ailleurs» (Virgin).